Marges

Revue d'art contemporain

19 | 2014

Les temps de l'art

« Camouflages. Joan Fontcuberta »

Paris, Maison Européenne de la Photographie, 15 janvier – 16 mars 2014

Clémence Imbert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/954>

DOI : [10.4000/marges.954](https://doi.org/10.4000/marges.954)

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 154-155

ISBN : 978-2-84292-415-7

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Clémence Imbert, « « Camouflages. Joan Fontcuberta » », *Marges* [En ligne], 19 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/954> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.954>

« Camouflages. Joan Fontcuberta »

Paris, Maison Européenne de la Photographie,
15 janvier – 16 mars 2014

L'artiste catalan Joan Fontcuberta n'est pas photographe de métier, mais son travail tourne en grande partie autour de l'image photographique et des questions propres à ce médium, ce qui justifie que la Maison Européenne de la Photographie ait accueilli l'exposition rétrospective de son travail, sous le titre « Camouflages », au début de l'année 2014. Enseignant, critique et théoricien, Joan Fontcuberta construit des fictions à partir de photographies, textes, objets et vidéos, falsifiés ou fabriqués de toute pièces, chargés de nous faire croire à l'existence de personnes, d'animaux, de plantes, de lieux ou d'épisodes historiques.

« Camouflages » est la première rétrospective en France du travail de l'artiste et sera présentée en 2016 au Musée de l'Univer-

sité de Navarre. Jusqu'alors Fontcuberta a présenté son travail sous forme de projets distincts dans les lieux traditionnels de l'art contemporain (musées, galeries, centres d'art). À ces occasions, Fontcuberta déployait ses fictions dans l'espace d'exposition en pastichant un certain nombre de modes de présentation muséographiques. L'exposition de la MEP prend donc la forme d'« une exposition d'expositions », selon les termes du dossier de presse. Le visiteur peut y reconnaître des salles caractéristiques des musées de sciences naturelles et leurs créatures animales ou végétales, fossiles ou naturalisées (*Herbarium*, 1984, *Fauna*, 1997, *Hidropithèques*, 2000), des écomusées et leurs mannequins de cire (*Hidropithèques*), un musée soviétique à la gloire d'un héros

de la conquête spatiale (*Sputnik*, 1997), des expositions d'art moderne (*L'artiste et la photographie*, 1995), des *white cubes* des galeries d'art contemporain présentant des tirages grand format de ciels étoilés (*Constellations*, 1993) ou de paysages spectaculaires (*Orogenesis*, 2002, qui ne pouvait manquer de rappeler le travail du photographe brésilien Sebastião Salgado, dont l'exposition « Genesis » fut présentée sur les mêmes cimaises juste avant l'exposition Fontcuberta). Contrairement à certaines expositions présentées à la MEP qui ont pu pâtir de l'étroitesse des salles de l'Hôtel Hénauld de Cantobre, disséminées sur un parcours de visite labyrinthique, l'exposition de Joan Fontcuberta tire merveilleusement partie de l'architecture des lieux, qui vont des caves voûtées aux salons 18^e en passant par l'extension d'architecture contemporaine réalisée dans les années 1990.

L'exposition tire son titre du dernier projet de Fontcuberta, une série de portraits peints de l'artiste dans différents styles et « camouflés » dans l'exposition. Paradoxalement exposés et rendus invisibles, ces tableaux ont été judicieusement disposés dans les voies d'accès, les cages d'escaliers et autres lieux de passage, de sorte que la majorité d'entre eux échappent à l'attention du visiteur pressé d'en venir aux « œuvres ». Le dispositif augure d'emblée de la tonalité à la fois critique et humoristique d'une démarche artistique qui interroge notre passivité et notre crédulité face aux images et aux discours. Le titre de l'exposition évoque aussi une autre démarche de camouflage : celle de l'artiste, Joan Fontcuberta, qui apparaît au titre de figurant ou de personnage principal, plus ou moins grîmé, dans plusieurs de ses fictions.

Chaque espace est introduit par un texte mural qui pastiche un type de discours d'autorité : la voix des sciences naturelles, de l'histoire,

de la religion, du journalisme d'investigation ou de la critique d'art. Tous ces projets proposent une réflexion sur la valeur de preuve des images obtenues par les dispositifs d'enregistrement, au sens strict (appareil photo, caméra) ou plus large (relevés scientifiques, cartes, archives). Ils subvertissent aussi l'autorité du médium exposition, qui se montre ici coupable des mêmes duperies, en présentant au visiteur des fétiches et des discours dont rien ne prouve l'authenticité.

Ce dispositif subtil ne peut fonctionner qu'à la condition que le spectateur détecte la supercherie, qu'il ose rompre le pacte de la « suspension de l'incrédulité » (*suspension of disbelief*) auquel il est habitué en tant que visiteur d'exposition. C'est sur ce point que l'exposition de la MEP montre ses limites. Le visiteur est accueilli par un texte mural qui présente l'identité de l'artiste, ses références théoriques et sa posture, qualifiée d'« espionnage » par Clément Chéroux. Ce dispositif de médiation traditionnel (le texte mural introductif) ruine ce « camouflage » sur lequel reposait l'exposition et gâche d'entrée de jeu le plaisir qu'aurait pu prendre le spectateur (à tout le moins le spectateur non familier du travail de Fontcuberta) à démêler le vrai du faux, et à se sentir progressivement intégré au jeu de Fontcuberta, au fur et à mesure de sa visite. Le trouble reste permis devant certains objets mineurs de l'exposition, qui échappent au discours platement explicatif des commissaires. Une vitrine murale en fin de parcours présentant les soi-disant publications disponibles sur l'œuvre de Joan Fontcuberta intrigue. Au vu des couvertures, on peut douter de l'authenticité de ces ouvrages. Il s'agit probablement d'une ultime supercherie mais le visiteur ne peut guère qu'en faire, sans certitude, l'hypothèse.

Clémence Imbert